Document generated on 10/19/2024 11:06 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Cohérence et pluralité
le parcours de Lise Gauvin

Réjean Beaudoin

Number 153, Spring 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71143ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaudoin, R. (2014). Cohérence et pluralité : le parcours de Lise Gauvin. *Lettres québécoises*, (153), 12–14.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Profil

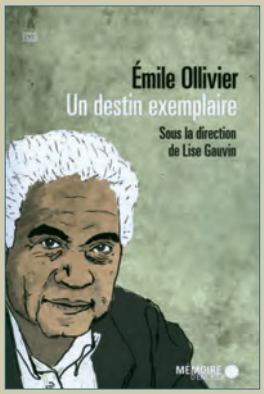
par RÉJEAN BEAUDOIN

COHÉRENCE ET PLURALITÉ :

le parcours de Lise Gauvin

LISE GAUVIN

Auteure de près d'une vingtaine de livres, de centaines d'articles et responsable de plusieurs collectifs, Lise Gauvin a été directrice de la revue *Études françaises* (1993-2000), a reçu les prix France-Québec (1999) et André-Laurendeau de l'ACFAS (2007). Professeure émérite de l'Université de Montréal, elle est membre de la Société royale du Canada et de l'Académie des lettres du Québec dont elle a été présidente (2008-2009).



Depuis *Parti pris littéraire* (1975), Lise Gauvin n'a cessé de scruter les pratiques littéraires des écrivains francophones en ce qui touche la langue pour y repérer les enjeux esthétique, politique, poétique et symbolique des rapports qui s'y jouent avec l'institution littéraire, le contexte local et les parlers populaires. Ce sujet fait à la fois l'unité et l'ouverture de son œuvre. La problématique liée à la rencontre des langues s'est amplifiée depuis une trentaine d'années au Québec, particulièrement avec l'émergence des écritures migrantes dans l'espace culturel montréalais. Sans adopter une approche linguistique, la critique de *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec* (2000) emprunte l'outillage de ses analyses au large éventail des théories qui s'occupent des liens du langage avec les systèmes de l'économie, de la politique et de la société, sans négliger les « stratégies textuelles mises en œuvre pour représenter la langue » dans les œuvres littéraires. L'étude inclut les discours sur la langue dans les manifestes, préfaces, revues et essais, sans oublier l'imaginaire des langues élaborées par les poètes et les romanciers : « La littérature québécoise a ceci de commun avec d'autres jeunes littératures que les questions de représentations langagières y prennent une importance particulière. »

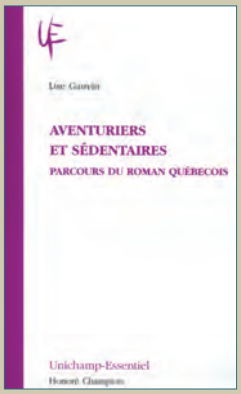
1. Il n'y a pas de langue fixée

Il n'est pas nécessaire d'être linguiste pour remarquer qu'une des cordes sensibles des Québécois vibre à l'angoisse linguistique. Les écrivains n'y échappent pas : « L'ampleur que prend le discours sur la langue dans la société québécoise montre bien à quel point ce sujet est le lieu d'une inquiétude permanente et un enjeu complexe. » *Langagement* n'adopte pas une perspective diachronique, mais les retours en arrière expliquent les virages récents qui trouvent leur source dans la production des générations précédentes, telle la notion de « langue à soi », chère au poète Octave Crémazie dès 1866. Peu de temps avant le succès foudroyant du théâtre de Michel Tremblay, on se souvient de la commotion du joual causée par les écrivains de la revue *Parti pris*. Les offensives du féminisme vont ensuite ébranler en une décennie les codes sexistes de la langue et inscrire l'émergence du sujet féminin dans « des politiques de la langue qui sont aussi des poétiques ». De Michèle Lalonde à Denise Boucher, les amazones armées de *théorie-fiction* et les sagouines du coup de balai hygiénique entendent brasser la cage patriarcale pour casser les modèles de la Vierge statufiée et de la mère glorifiée.

De Michèle Lalonde à Denise Boucher, les amazones armées de *théorie-fiction* et les sagouines du coup de balai hygiénique entendent brasser la cage patriarcale pour casser les modèles de la Vierge statufiée et de la mère glorifiée.

La fin du xx[e] siècle débouche sur des fictions qui tentent de déjouer l'impasse du « vraisemblable inavoué » et celle d'une langue normative qui confinait la langue parlée aux dialogues. Mais « à partir des années 1980 », « après Tremblay et sa légitimation de la langue populaire », plusieurs langues partagent la textualisation de l'espace fictif et prennent part à la diégèse, dissipant le nappé de locutions dialectales subsumées par un discours narratif qui les pousse à l'ombre des guillemets. Le vieux malentendu du réalisme romanesque n'est plus à l'ordre du jour, n'ayant cessé de s'embrouiller de *Trente arpents* à *Bonheur d'occasion* et *Le Survenant*. Chez les Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais, Jacques Poulin, Yolande Villemaire, Francine Noël et Louis Hamelin, les mots du cru retrouvent l'inflexion de la

rue. Il n'est pas question d'isoler ces fictions postréalistes et plurilingues de l'impact des écrivains migrants qui, au même moment, assument le legs d'une mémoire avivée par l'exil au sein de la société québécoise qu'ont choisie tant d'écrivains néo-québécois.



L'exégèse plurilingue de *Langagement* se poursuit dans *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* (2004), ouvrage qui inclut l'apport des francophonies contemporaines dans le vaste corpus littéraire français. Derrière l'écrasant monument de la littérature française, *La fabrique de la langue* invite le lecteur à discerner le travail de cinq siècles de construction du français, à la fois comme langue et comme institution, l'une épaulant l'autre et les deux consolidées depuis Du Bellay, Malherbe et Vaugelas, entre la cour et les salons. Mais le romantisme retournera aux sources du parler populaire, comme François Rabelais, « grand amateur de "motz de gueule" », l'avait fait en choisissant la langue vulgaire et son oralité. Quatre siècles plus tard, Raymond Queneau plaidera pour la régénération du français écrit par la syntaxe vivante des locuteurs d'aujourd'hui, alléguant que le français écrit est une langue morte depuis trois siècles. Contrairement à ce que croyait Voltaire, la langue française, à l'époque des Lumières, n'était pas fixée pour toujours, et Hugo dira, dans la *Préface de Cromwell*, qu'« [u]ne langue ne se fixe pas ». Pas plus que le mouvement de l'esprit humain, ajoute-t-il. Les littératures de la francophonie l'illustrent en puisant dans l'héritage hexagonal qui est aussi le leur, sans négliger d'y injecter les outrances vernaculaires qui se disent en créole et en joual.

Dans son dernier essai, *Aventuriers et sédentaires. Parcours du roman québécois* (2012), Lise Gauvin offre une synthèse de ce corpus en suivant le fil conducteur de la vieille dualité des habitants et des coureurs de bois, des enracinés et des vagabonds dont la présence en Amérique est quatre fois centenaire. Destiné à attiser la curiosité du lectorat hexagonal et européen, le livre va au-delà de l'exercice de vulgarisation et adopte la précision d'un état présent de notre prose narrative : « Le roman tel qu'il s'écrit aujourd'hui au Québec est une traversée des langues et une interrogation sur la fonction du langage. Passage du tourment de langage à l'imaginaire des langues… » Sans tenter d'écrire l'histoire du roman québécois, le *parcours* ébauché fournit ses grands repères chronologiques et propose la lecture des fictions marquantes de l'époque contemporaine.

2. L'épistolière voyageuse : carnets, récits et nouvelles

On aura compris que l'axe principal de sa recherche étudie la langue en tant que matériau de la littérature, mais cela n'a pas empêché Lise Gauvin d'écrire des livres aux accents tout à fait personnels. L'auteure des *Lettres d'une autre* (1984) fait un retour remarqué au genre presque oublié du roman épistolaire, le renouvelle sous la désignation d'« essai-fiction » mais lui conserve la forme classique des *Lettres persanes* de Montesquieu. L'habile transposition prend le pouls de la vie montréalaise à l'heure de la première défaite référendaire : « Ayant perdu la bataille référendaire, ils [les Québécois] se désintéressent de la scène politique et ne croient plus à la légitimité de leur cause. » Treize ans plus tard, *À une enfant d'un autre siècle* (1997) poursuit d'une manière différente la démarche de Roxane, l'héroïne des *Lettres d'une autre,* dans une correspondance adressée à Andréanne, la petite-fille nouveau-née de l'auteure, destinataire de ces douze lettres différées au siècle suivant — le nôtre — par cette initiation aux littératures d'ici et du monde, raccourci de la survivance *péricoloniale* d'un peuple qui se souvient à travers ses livres. L'épistolière voyageuse lègue à sa descendante une bibliothèque en attente d'*un autre siècle*, grâce au merveilleux relais de la croissance d'Andréanne, à la fois incarnation et métaphore d'un avenir et d'un avènement. Cette superbe lettre-essai rafraîchit l'art d'être grand-mère dans une série de leçons où c'est d'abord la pédagogue qui apprend sa condition d'aïeule en expliquant la littérature dans sa langue natale à une enfant dans les langes. *Un automne à Paris* (2005), comme l'annonce le titre, est un carnet de voyage qui va de la carte postale à la chronique, tantôt introduction au mythe de l'île des naufragés, tantôt guide de la foire culturelle de la rentrée parisienne. Dédicacé à Andréanne, maintenant âgée de huit ans, c'est un second petit traité d'instruction pour une fillette à qui la surprise de l'émerveillement du monde est autant souhaitée qu'offerte en une centaine de pages.

Quelques jours cet été-là (2007) contient le bref récit d'un séjour au village provençal de Lourmarin où vivait Albert Camus au moment de sa mort dans un accident de voiture en 1960. C'est un nouveau récit de voyage en forme d'hommage à l'écrivain français d'origine algérienne. Une jeune femme, Marie, scrute les manuscrits de l'auteur de *L'étranger*, recueille des témoignages auprès de l'entourage du romancier, lit son premier roman, *Le premier homme*, publié à titre posthume, visite le château du village, se lie d'amitié avec le jeune gardien des lieux. Menant des recherches à la bibliothèque du château, Marie, la narratrice, fait une enquête critique qui tourne à la liaison avec ce séduisant gardien anonyme qu'elle décide d'appeler Patrice Merseault, nom du héros du premier roman de Camus, et, à une lettre près, du célèbre héros de *L'étranger*.

Les recueils de nouvelles *Fugitives* (1991) et *Arrêts sur image* (2003) proposent des anecdotes qui disent le vertige des lieux réservés aux mondanités et aux rumeurs dans lesquelles baignent nos vies privées d'autres aires communes. Évoquant les heures de lecture, d'écriture et d'observation de la faune urbaine, les épisodes de séduction ébauchés sous l'éclairage étudié des bars branchés, l'écrivaine n'oppose aucune résistance au spectacle dans lequel évoluent ses personnages derrière l'écran qui les tient à distance de leur propre existence médiatisée, différée par le jeu des objets, des images, sur ce plateau de tournage universel à quoi ressemblent les espaces dits publics : « Ville tentaculaire. Ville temple. Divinité sans dieux. J'irai camper sur ses rives de béton. » Des fantômes de personnages accoudés au comptoir de la consommation planétaire ont l'air de s'y rencontrer tout en refluant dans les voies d'évitement d'où la vie s'absente. La nouvelliste se rappelle que l'aventure littéraire l'a entraînée au-delà des livres et qu'elle a dû s'immerger dans l'espace de la parole en enseignant, en organisant des colloques, en prenant part à des comités de rédaction, rencontrant les personnalités les plus diverses, de conférence en séminaire et de lancement en vernissage.

par RÉJEAN BEAUDOIN

3. Entretiens et rencontres, collectifs et anthologies

L'entretien n'est pas synonyme d'interview. La conversation suppose l'intérêt partagé et élargi entre les voix du dialogue, tandis que le gros plan médiatique ne vise que la mise en vedette d'une célébrité. Le régime lexical est significatif : on dit bien intervieweur et interviewé, mais on ne parle pas d'entreteneur et d'entretenu de l'entretien. Celui-ci se soucie moins du statut de l'interlocuteur avec qui le dialogue est engagé sans autre préalable que la passion de comprendre sa pensée. Par exemple, la beauté que l'écrivain martiniquais Édouard Glissant assimile à la différence de ce qu'il nomme *une nouvelle région du monde*, là où sujet et objet, oublieux de s'affronter, se regardent dans une vision libre de préjugés : « La différence, ce n'est pas ce qui nous sépare. C'est la particule élémentaire de toute relation. » Lise Gauvin avait déjà publié les propos dialogiques des géants de l'art contemporain que sont les peintres Jean-Paul Riopelle et Fernand Leduc, rencontrés dans leur atelier. Les deux témoins de l'émergence de la modernité québécoise, au milieu du siècle dernier, racontent cette épopée sur le ton de souvenirs personnels vécus entre Paris, Montréal et New York. C'était une époque où les artistes s'entouraient de poètes, d'architectes et de philosophes. Parlant du groupe des automatistes autour de Paul Émile Borduas, Fernand Leduc note que « [l]a Révolution tranquille des années soixante en est une résultante ». Se disant timide et peu enclin à la communication, le peintre des microchromies livre une riche réflexion autour des signataires de *Refus global* (1948) et du climat des années de l'après-guerre, alors qu'on redécouvrait l'esprit créateur au sein d'une tradition sclérosée. Jean-Paul Riopelle préfère, par contre, se définir en adepte du *dépressionnisme* : « Ça finit par un -isme aussi. C'est aussi triste qu'avant. »

La juxtaposition de textes aux signatures diverses ne suffit pas au collectif, pas plus que la forme du recueil ne se laisse résumer par l'addition des études ou des histoires rassemblées sous la couverture d'un volume. La même remarque s'applique aux livres composites dont le substrat apparaît dans le titre et l'introduction qui présente les contributions, les caractérise et les inscrit dans le paradigme qui requiert une pensée directrice suivie d'une action éditoriale. La bibliographie de Lise Gauvin en fournit plusieurs exemples dont je cite, pour conclure, le dernier en date, *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures* (2013). L'ouvrage contient une vingtaine d'analyses de « textes à la fois fictionnels et métafictionnels » en forme de « nouvelle lecture des littératures francophones » par la voie du « dialogue transtextuel [qui] renvoie à la littérature perçue comme un passage, un transfert d'un texte à l'autre ».

Lise Gauvin a finalisé la réalisation d'un projet cher à Gaston Miron en complétant avec lui la sélection des *Écrivains contemporains du Québec* (1989 et 1998) afin d'élargir le lectorat de la littérature d'ici à l'étranger. Deux autres livres récemment réédités signalent la longévité des travaux de Lise Gauvin : paru il y a 38 ans, *Parti pris littéraire* et *La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, dont la parution date de 9 ans, sont réimprimés. Quant à ses *Lettres d'une autre*, elles en sont à leur sixième édition. Enfin, les chroniques de la rubrique « Lettres francophones » du *Devoir* (1990-2013) viennent de paraître en volume aux éditions Mémoire d'encrier, sous le titre *D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones*.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

Giraudoux et le thème d'Électre, Paris, Minard, 1970 ; nouvelle édition 1985.
Parti pris littéraire, essai, Montréal, PUL, 1975 ; nouvelle édition, PUM, 2013.
Lettres d'une autre, essai/fiction, Montréal/Paris, L'Hexagone/Le Castor astral, 1984 ; Typo, 1987 ; nouvelle édition (6e), Typo, 2007.
Écrivains contemporains du Québec (coauteur : Gaston Miron), anthologie, Paris, Seghers, 1989 ; nouvelle édition revue et augmentée, Typo, 1998.
Éditions critiques de *Cantique des Cantiques, Les Gracques* et *Suzanne et le Pacifique*, dans *Jean Giraudoux : Théâtre complet et Œuvres romanesques 1,* Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1982 et 1990.
Fugitives, nouvelles, Montréal/Bédarieux, Boréal/Cercle noir éditeur, 1991 [Prix des Arcades de Bologne].
Entretiens avec Fernand Leduc, Montréal, Liber, 1995.
L'écrivain francophone à la croisée des langues, Paris, Karthala, 1997 [prix France-Québec] ; nouvelle édition, Karthala, 2006.
À une enfant d'un autre siècle, essai, Montréal, Leméac, 1997.
Langagement. L'écrivain et la langue au Québec, Montréal, Boréal, 2000.
Chez Riopelle. Visites d'atelier, Montréal, L'Hexagone, 2002.
Arrêts sur image, nouvelles, Québec, L'instant même, 2003.
La fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme, Paris, Seuil, coll. « Points », 2004 ; nouvelle édition 2010 [mention spéciale du Grand Prix de la critique du PEN français].
Un automne à Paris, récit, Montréal, Leméac, 2005.
Écrire, pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics, Paris, Karthala, 2007.
Quelques jours cet été-là, récit, Paris, Punctum, 2007.
Le semainier, livre d'artiste, illustrations de Solen Larnicol, Paris, éditions Transsignum, 2009.
L'imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009), Paris, Gallimard, 2010.
Aventuriers et sédentaires. Parcours du roman québécois, Paris, Honoré Champion, 2012 ; à paraître chez Typo en 2014.
D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013.

OUVRAGES COLLECTIFS (direction et codirection : choix)

Nouvelles d'Amérique, Montréal, L'Hexagone, 1998 (en collaboration avec Maryse Condé).
Les langues du roman, Montréal, PUM, 1999.
Les automatistes à Paris, Montréal, Les 400 coups, 2000.
*Littératures mineures en langue majeure*l, Québec/Wallonie-Bruxelles, (codirection : J.-P. Bertrand), Bruxelles et Montréal, P.I.E.- Peter Lang et PUM, « Archives et Musée de la littérature », 2003.
Vocabulaire des Études francophones. Les concepts de base (codirection : Michel Beniamino), Presses universitaires de Limoges (PULIM), coll. « Francophonies », 2005.
Les métropoles culturelles dans l'espace francophone, Montréal, Hurtubise, 2011.
Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation, Montréal, Hurtubise, 2010.
La nation nommée roman face aux histoires nationales (codirection : D. Perrot), Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 2011.
Émile Ollivier : un destin exemplaire, Montréal, Mémoire d'encrier 2012**.**
Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures (codirection : C. Van den Avenne, V. Corinus, C. Selao), Presses de l'École normale de Lyon, 2013.

REVUES LITTÉRAIRES

Direction et codirection de numéros spéciaux pour les revues *Possibles, Études françaises, Littérature, Québec Studies.*

TRADUCTIONS

Letters from an other, Toronto, Women's Press, traduction de Susanne de Lotbinière-Harwood [prix F.-A.-Savard de traduction], Université Columbia, New York, 1989.
Figure, (Fugitives), *raconti*, traduction de Carla Fratta, Bologna, edizioni Pendragon, 1994.
De para una niña de otro siglo, (fragment), traduction de Nancy Morejon, *Casa de Las Américas*, no 227, abril-junio 2002.
Scrittori contemporanei del Québec, *Antologia letteraria*, traduction de G. Benelli, M. Raccanello et S. Zoppi, L'Harmattan Italia, 2006.
Traduction japonaise des deux entretiens de L. G. avec Édouard Glissant dans *Introduction à une poétique du divers*, Tokyo, 2009.
Freeze-Frame, traduction de *Arrêts sur image* par Nigel Spencer, Toronto, Guernica, 2012.